

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Printed at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

RUSSIE.

Au commencement du mois dernier, un des leaders dits "Gobolistes", M. Alexandre G. Gubokoff, prononçant à la Douma un discours qui eut un grand retentissement en Russie; il y exprimait la crainte que le général ayant le haut commandement de l'armée russe, ne possédât pas la compétence voulue, ne fût pas à la hauteur de leurs responsabilités.

L'expression de cette crainte est arrivée, parait-il, jusqu'au Czar qui s'en est ému et a promptement fait de nombreux changements dans les cadres de son armée. La malheureuse Russie n'a guère eu le temps de se remettre de la cruelle épreuve qu'elle traversait il y a quelques années et d'où elle sortait mutilée, sanglant, pantelante, car ce ne sont pas les Japonais seulement qu'elle avait eu à combattre, c'est dans son propre sein qu'elle avait été déchirée, avait été aux prises avec la plus terrible des révolutions.

Par décret de l'empereur, le lieutenant général Gerschelman, le Gouverneur de Mazon, dont le courage et l'admirable stratégie furent remarqués à la retraite de Mandchourie fut nommé commandant de la division de Mazon, poste qui lui donnerait le commandement du premier corps d'armée dans le cas où la Russie viendrait à engager des hostilités avec l'Allemagne.

Le lieutenant général Samsonoff, considéré comme le premier cavalier en Mandchourie, est nommé gouverneur général et commandant des troupes dans le Turkestan, remplaçant le général Mitchenko qui se retire pour cause de santé mauvaise; et le général Plière est nommé commandant des troupes à Moscou.

Le Donma ayant témoigné le désir que fut abolie la fonction de Gouverneur à Moscou, il est possible que l'autorité ait volontairement omis de faire toute nomination au poste.

M. Gatchkoff qui s'était livré à certaines critiques, qui lui avaient valu la perte de son portefeuille de Ministre de la Guerre, a été approuvé par le général Radiger, et le geste du Czar donne raison à ce dernier dont l'audace a provoqué l'admiration de bien des gens.

Tous les hommes que Nicolas II vient de placer à la tête de la force armée du pays sont jeunes encore, vengés dans la science militaire et pleins d'enthousiasme.

Les héros de la guerre Russo-Turque qui, jusqu'ici avaient joui d'une préférence marquée dans l'octroi des commandements, font place aux jeunes, ce qui permettra à la Russie de fortifier son armée en même temps qu'elle

s'occupe de reconstituer sa marine, pour regagner ainsi son prestige perdu, et reprendre son rang parmi les grandes puissances militaires de l'Europe.

Edouard VII chez Wilbur Wright.

Pau, 17 mars, 7 h. 40 soir.

Le roi Edouard VII, parti de Biarritz mercredi, à onze heures un quart, en automobile, avec toute sa suite, est arrivé à Pau à une heure vingt. Il était vêtu d'un pardessus gris et coiffé d'un feutre tyrolien muni de la même couleur.

Ses appartements étaient retenus depuis trois jours. On lui avait réservé le pavillon royal occupé, il y a quinze jours, par le roi Alphonse XIII.

Les sommets couverts de neige de la chaîne sont clairs et splendides. Cinq autos suivent celle du Roi. Parmi les personnages de sa suite, le colonel Arthur Davidson, son aide de camp; le capitaine Seymour Fontescure et le docteur sir James Redd.

Un déjeuner de six couverts a été servi, et il était près de quatre heures quand le Roi est parti pour le champ d'aviation. Le ciel est décevant et le vent est très doux.

Le Roi a été reçu à l'aérodrome du Pont-Long par M. de Lasseuse, maire de Pau, par le secrétaire général de la préfecture et le président de l'Aéro-Club et enfin par Wilbur Wright et sa sœur miss Kate Wright. MM. le comte de Lambert et l'assautier pilote, ont été présentés au Roi.

Le temps est superbe et le Roi admire longuement le panorama des Pyrénées qui se détachent blanches sous le ciel d'un bleu splendide. "C'est incomparable", dit-il. "Dans le hangar, Wright lui explique le mécanisme et le montage de l'appareil."

A cinq heures quarante a lieu le premier vol. Wright, parti seul, vire pendant six minutes de la manière la plus capricieuse et plane avec une précision extraordinaire pour atterrir avec une aisance parfaite.

Après un court repos, Wilbur repart, cette fois avec sa sœur, miss Kate. Après une courte avance, l'aéroplane s'élève à toute vitesse vers le sud, vers la ville, et disparaît pendant quelques minutes à tous les regards; puis il revient en accomplissant des vols en hauteur et d'autres au ras du sol, aux applaudissements du Roi et de la foule nombreuse qui s'était rassemblée. Enfin, il fait deux fois le tour de l'aérodrome et vient atterrir à dix mètres du pylône.

Le roi Edouard exprime son émerveillement, et après avoir vivement félicité les deux frères Wright, il reprend son auto, suivi de celles qui portent lord et lady Saville, sir Arthur Davidson, le capitaine Seymour Fontescure et plusieurs dames anglaises, pour rentrer à Pau à six heures et demie. Le Roi a pris le thé chez M. Charles Cunningham Graham.

AUBERT.

Pau, 18 mars.

Aujourd'hui Edouard VII a fait une excursion en voiture aux environs de Pau. Il a visité le terrain du golf, rendez-vous de la colonie anglaise. Il a visité aussi le château de Henri IV dans la matinée.

A six heures, le Roi a offert un déjeuner où étaient conviés quelques amis personnels, tels que lord Dunraven et M. Cunningham.

ham-Graham et aussi M. de Lasseuse, maire de Pau, et M. H. Wetteron, vice-consul d'Angleterre. Edouard VII est reparti à trois heures, en automobile, pour Biarritz, en annonçant qu'il reviendrait prochainement.—A.

Chez M. Raymond Poincaré.

Elu à fauteuil de M. Gebhart, M. Raymond Poincaré arrive à l'Académie française avant sa quarante-neuvième année. Il entra dans la vie politique par son élection au conseil général de la Meuse, son pays d'origine, et n'avait pas vingt-six ans. D'un mouvement ininterrompu mais prudent, il a réglé son labeur avec une telle méthode qu'il fut député, sénateur, quatre fois ministre à des âges extrêmement précoces et qu'il ne tenait qu'à lui d'être déjà président du conseil.

Au Palais comme au Parlement, on apprécie sa parole sobre et cependant chaleureuse, son raisonnement précis et sa culture intellectuelle. Pour être homme de discussion, il n'est pas moins artiste et lettré. Son appartement est l'indice d'un Parisien qui aime les œuvres, beaux livres et beaux tableaux. Comme il est un des avocats les plus appréciés de Paris, il reçoit beaucoup et toujours avec une cordialité, une bonne grâce qui n'excluent pas la netteté rapide. Il cause fort agréablement, mais jamais en vain.

L'autre soir, dans l'intérieur charmant qu'il habite aux Champs-Élysées, ses amis s'empressaient, heureux de son brillant succès académique.

"Il ne vous reste plus, dit l'un d'eux, qu'à prendre la présidence du conseil dans le prochain cabinet!"

"J'ai refusé", répondit-il, avec la décision qui est la marque de son caractère, j'ai refusé la mission de former un cabinet, que M. Fallières voulait bien me confier. Les uns s'en sont montrés surpris.

"Eh bien! en des circonstances semblables, j'aurais de nouveau songé à assumer la tâche qui me serait proposée qu'en ayant la certitude de rencontrer une majorité parlementaire dont les vues correspondraient aux miennes. Président du conseil, j'aurais un programme défini, j'aurais pu accepter cette présidence sans avoir la conviction de venir à l'heure, propice et d'appliquer ce programme avec des collaborateurs si précieux comme moi des intérêts de mon pays."

"Voulez-vous que j'ai refusé? Voilà pourquoi, j'ai jamais l'offense faite encore; je réfléchis et je m'y formerais."

"Et si c'était demain?"

"Il n'en est pas question. Mais si c'était demain, il est probable que je le refuserais encore."

M. Raymond Poincaré, malgré sa fortune rapide, n'a manifesté ni d'ambitions injustifiées ni de hâtes à n'importe quel prix. Son talent est fait de sagesse et d'intelligence avérée; il possède, au plus haut point, la connaissance des autres et de soi-même....

Incendie à bord d'un navire.

Colon, République de Panama, 1er avril. — Un incendie a éclaté dans les cales du vapeur "Sonja" mouillé en rade de Colon.

Cinq marins qui lui taient contre les flammes ont été étouffés par la fumée.

Les pertes causées au navire s'élevaient à une dizaine de mille dollars.

Paris au Temps des Romantiques.

La seconde conférence de M. Marcel Poëte a eu lieu hier, dans la salle de l'Union Française, sous le patronage de l'Athénée Louisianais, cette docte société à laquelle, depuis des années, nous sommes redevables de tant de fêtes littéraires et artistiques, brillantes toutes.

On entend parfois dire que l'esprit français s'affaiblit à la Nouvelle-Orléans; mais les manifestations françaises comme celle d'hier ne sont elles pas une preuve du contraire? un monde nombreux n'a-t-il pas assisté à la conférence d'hier et n'en a-t-il pas beaucoup joui?

M. Alcée Fortier, en sa qualité de Président de l'Athénée, a présenté M. Poëte; pour se conformer à l'usage seulement, car le conférencier n'était plus ici un inconnu; il avait, la veille, au Collège Newcomb, pris contact avec le public new-orléansais et lui avait fait passer une heure aimable, sur le Pont-Neuf, dirons-nous, et à une époque où Paris avait une physionomie si différente de celle de nos jours, et par cela même, si intéressante.

M. Fortier, dans quelques paroles qu'il a fort bien dites, a rendu hommage à l'éloquence et à la haute érudition de M. Poëte; entre savants il y a des affinités.

M. Poëte, en homme bien ému, a tenu, avant d'entamer son sujet, à remercier l'Athénée Louisianais qui lui offrait l'hospitalité la plus large; et, tout naturellement, sa pensée s'est tournée vers M. Fortier qui représente avec tant de distinction la savante société. Il a aussi témoigné de la reconnaissance à l'Union Française sous le toit de laquelle il donnait sa conférence.

M. Poëte a dit alors que c'était de Paris au temps des romantiques qu'il parlerait, et non du romantisme, le grand mouvement, la grande évolution littéraire qui se produisit en 1830 et qui offre un si vaste, un si intéressant champ d'étude. C'est à cette époque que furent renversés les vieux dogmes, qu'eut lieu la transformation des formules qui, avant l'époque classique, avaient été léguées à l'antiquité classique.

Et si complète fut la transformation, que les lois, les mœurs en furent atteintes; qu'elle donna une nouvelle issue aux idées, aux aspirations et eut son contre coup dans les œuvres de l'esprit.

Les chefs de l'école nouvelle furent Chateaubriand, Lamartine et Victor Hugo; et Paris était le centre qui s'offrait tout naturellement à cette révolution, à ce Romantisme qui devait produire de si merveilleux résultats: "changement entier du point de vue, comme on l'a dit, déplacement de l'idéal, étude de l'homme se repliant sur lui-même pour s'observer et observer les autres dans ses propres passions, ses énergies pour le bien et pour le mal."

Mais M. Poëte ne s'est pas attardé à parler du romantisme; il nous a fait une peinture exacte du Paris de 1830; il nous a montré la Capitale telle qu'elle était à cette époque et nous a promené dans tous ses quartiers, partant du Mur de l'Octroi pour aboutir au Boulevard du Loin, le point qui fréquentait le monde élégant. Le conférencier n'a omis aucun détail de nature à intéresser ses auditeurs, agrémentant, entre temps, son récit de traits fins, spirituels.

Force nous est d'écouter ces lignes où nous avons, bien qu'incomplètement, donné une idée de l'attachante causerie de M. Poëte dont nous gardons un inoubliable souvenir.

Mais dans la bouche de mademoiselle Julia, cet incident prenait toute l'importance d'un roman.

Depuis, les jeunes gens s'étaient rencontrés fréquemment, car les domaines étaient voisins, et Albert avait plusieurs fois accompagné sa cousine au château. Mais, quoique mademoiselle Julia prétendit le contraire, le jeune homme avait toujours paru à Marthe d'une politesse indéfinie.

En ce moment, la discussion qu'elle eut sur mille fois ce sujet se renouvela: "J'en sais certaine maintenant, affirme la romanesque institutrice. Il vous aime et c'est à cause de vous qu'il refuse d'épouser Lise."

"Ah! tais-toi, Julia. Si tu disais vrai, ce serait terrible."

"Et pourquoi, je vous prie?"

"Songe à la douleur de Lise, songe que jusqu'à ce jour, elle l'a considéré comme son fiancé, songe aussi que j'ai été son amie, presque sa confidente, et qu'elle m'accuserait de l'avoir trahi. Ce reproche, je ne veux pas le mériter."

Marthe s'était animée en prononçant ces paroles, et au risque de donner l'éveil à sa mère qui couchait dans une chambre voisine, elle s'était mise à marcher à travers la pièce.

Puis, elle s'accouda à la fenêtre et mademoiselle Julia vint se placer à côté d'elle. La conversation reprit, mademoiselle Julia s'appliquant à apaiser les scrupules de la jeune fille.

"Nous serons d'ailleurs bientôt fixés, ajouta-t-elle, car j'ai mon idée...."

Elle avait, en effet, une idée, ou mieux, tout un plan, qui consistait à mettre Marthe en présence d'Albert, à l'insu l'un de l'autre et sans témoin gênant. Mais elle se garda bien de dévoiler ses projets à la jeune fille.

L'horloge du château sonnait minuit. L'orage avait éclaté au loin sur les collines qui fermaient l'horizon; le ciel était redevenu clair et serein. Silencieuses et mélancoliques, les deux femmes écoutaient les vibrations du bronze.

Mademoiselle Julia songea la première qu'il était temps d'aller se reposer. Marthe ouvrit la porte très doucement, sans dire un mot; mademoiselle Julia lui serrait longuement la main et lui sourit d'un air entendu. Elle se loigna ensuite, portant sa valise à la main, et pendant quelques instants Marthe regarda sa silhouette glisser sans bruit et jeter sur les dalles et sur les murs des ombres bizarres.

La marine britannique.

Le projet de budget de la marine a été distribué récemment au Parlement anglais. Ce projet comporte une augmentation sensible des dépenses navales pendant l'exercice prochain et permet en outre d'engager des dépenses très importantes pour des constructions de navires à commencer dès le début de l'exercice 1910 1911. Cet accroissement du budget répond aux nécessités créées par la situation respectivement des puissances maritimes, principalement en Europe.

Les crédits demandés pour l'exercice 1909 1910 s'élevaient à 878,567,500 francs soit une augmentation de 70,580,000 francs sur le budget de l'exercice courant.

Le nouveau programme de constructions neuves comprend la mise en chantier de: 4 cuirassés type "Dreadnought"; 6 cuirassés protégés, 20 destroyers, et de plus une somme de 12,500,000 francs est prévue pour la construction de sous-marins.

Les constructions neuves coûteront à 1909 1910, 222,129,850 francs, soit une augmentation de 33,499,800 francs. Les crédits de constructions neuves sont répartis ainsi: 164,985,600 francs pour les navires déjà en chantier au début de l'exercice et 57,144,250 francs pour les navires qui devront être commencés pendant l'exercice.

Dans son memorandum, le 3e lord de l'Amirauté annonce qu'en outre, le gouvernement peut dans le cours de l'exercice 1909 1910 trouver nécessaire de procéder à la préparation de la construction rapide de quatre grands navires cuirassés de plus, dont les travaux commencent le 1er avril de l'année financière suivante; le premier lord demande que le Parlement lui en donne la possibilité en vue de commander les canots, affûts, cuirassés, machines et matériaux de construction, de manière à permettre la mise en chantier effective au 1er avril 1910 de ces quatre nouveaux navires qui devront être terminés en mars 1912.

Deux des nouveaux "Dreadnought" à mettre en chantier seront commandés en juillet et deux en novembre; une somme de 38,290,000 francs doit être consacrée à leur construction pendant l'exercice.

La construction de docks flottants pour la réparation des navires de guerre et spécialement pour les cuirassés sur la côte est va être entreprise.

Il a été décidé de faire des expériences de navigation aérienne et de construire un navire aérien.

L'Horoscope de Guillaume II.

Quel sera l'avenir du Kaiser? Demandons-le à M. Geo. Wilde, dit le livre: "Éléments d'astrologie: comme quoi les constellations influencent l'âme, le corps et la destinée" le plus vrai succès, en ce moment, dans la positive Anglettere.

Eh bien, Guillaume II, qui ne fut pas toujours jusqu'ici très heureux dans ses entreprises, entrera sous peu dans une période très favorisée. Les succès couronneront toutes ses entreprises. En effet, les planètes et Saturne même, qui lui était particulièrement hostile, paraît-il, seconderont ses efforts.

La destinée de Kronprinz sera comme celle de son père, mêlée à des succès et de revers.

Il attendra un degré de popularité ou aucun de ses ancêtres, d'ailleurs, peu de monarches sont parvenus.... Mars lui est vrai, "offense le "kronprinz" par



LES JUMEAUX SHIELDS, Enfants natis de la Nouvelle Orléans qui paraîtront à l'Orpheum dans la semaine du 5 avril.

THEATRES. ORPHEUM.

Les artistes qui exécutent le programme de vaudeville de l'Orpheum se font applaudir par des parterres bien garnis, en matière comique.

Au programme qui sera inauguré lundi sont inscrites des nouveautés qui intéresseront les habitués du théâtre de la rue St-Charles.

TULANE.

"The Master Hand" a fait chez nous une soirée comble et se renouvellera au Tulane.

A partir de ce soir et pour les deux représentations de samedi, la direction offre aux habitués de ce théâtre "A Native Son", une pièce nouvelle écrite spécialement pour M. Nat. Goodwin.

La semaine prochaine M. Louis Man dans la jolie comédie intitulée "The Man Who Stood Still". Les places pour ces deux représentations sont actuellement en vente au contrôle du Tulane.

CRESCENT.

Le rire grâce aux ministres de Lew Dockstader, les plus libérales artistes du genre qui y ait dans les Etats-Unis.

A partir de dimanche une troupe à la tête de laquelle se trouve Mlle Cecil Spooner, occupera la scène du Crescent.

Son répertoire comprend "The Girl and the Detective", "The Dancer and the King".

M. Eliot est décoré par le Mikado.

Washington, 1er avril.—L'empereur du Japon a résolu de décorer l'Ordo du Soleil Levant de première classe à M. Eliot, président de l'Université d'Harvard. Les insignes de cet ordre seront remis à M. Eliot par l'ambassadeur du Japon à Washington.

QUELQUES CHIFFRES. E. moyenne, 100,000 télégrammes et 3 millions de lettres sont expédiés de Paris. On ne compte ni les journaux, ni les échantillons, ni les objets recommandés, etc. En 1907, la circulation générale fut de 3 milliards, 200 millions de lettres. La circulation totale des télégrammes fut de 60 millions.

Les recettes des postes en 1908, furent de 254 millions de francs; celles des télégraphes de 59,500,000 de francs; celles des téléphones, de 24,500,000 francs.

Les bénéfices des P. T. T. atteignent 100 millions qui ne sont pas employés, malheureusement, à l'amélioration des services, mais à l'amélioration du sort des employés.

En face l'un de l'autre, tantôt les yeux vagues, tantôt se regardant avec tristesse, Lucien Richard, le fils du docteur, s'élevait, comme tous les soirs, étonné rapidement de la maison et dirigé vers le café du Commerce, où il avait coutume de rencontrer son ami Emile Gondinet, que dans tout le pays on appelait couramment le grand Milou.

Il le trouva à la terrasse, en train de siffler une consommation, et il s'empressa de le mettre au courant des événements inattendus de la soirée.

—Dis-lui, fit Milou, visiblement contrarié, voilà qui dérange toutes nos combinaisons; c'est que je comptais absolument sur ces dix mille francs que tu pouvais facilement emprunter à ton futur beau frère, et qu'Albert Marthe n'a plus maintenant aucune raison de le prêter.

—Mais que veux-tu en faire? demanda Lucien? Tu peux bien me le dire maintenant, puisque l'affaire est ratée.

—C'est précisément parce qu'elle est ratée qu'il me paraît inutile d'en parler; d'ailleurs, qu'est-ce qu'on fait d'un peu d'argent quand on est intelligent? On lui fait produire beaucoup d'argent.

Et comme Lucien souriait à ce propos, bien qu'il n'eût guère le cœur à rire ce soir-là, Milou ajouta: —Le moyen, tu l'en moqueries; l'important c'est qu'on aurait eu

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

Commencé le 2er avril 1909

L'ARGENT

ET

L'AMOUR

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR JACQUES BRIENNE

PREMIERE PARTIE

LE MOULIN DE FONT-COUVERTE

II

(Suite.)

Mais, en ce moment, où elle cessait de comprendre la conduite

d'Albert, elle éprouve des espérances qu'elle n'ose pas s'avouer. Tandis que les sentiments les plus contradictoires s'agitent en elle, elle suraude brusquement trois petits coups ont été frappés à sa porte. Elle va ouvrir, en évitant de faire du bruit.

Elle fait entrer la personne qui a frappé, et referme soigneusement la porte.

La personne qui venait d'entrer posa une valisette sur la cheminée, puis, prenant la main de Marthe, elle dit d'une voix basse, mais enthousiaste.

—Ne vous avais-je pas prédit ce qui arrive? Il n'était pas difficile de deviner que c'était vous qui préférâtes.

La femme qui parlait ainsi était la gouvernante de Marthe, mademoiselle Julia Sucher, vieille fille au corps sec et agueuleux, mais à l'âme singulièrement vapoureuse et sentimentale.

Nourrie de romans et surtout de romans anglais, elle vivait loin de la réalité, dans un monde chimérique où il n'y avait que de vertes prairies emallées de fleurs et où de belles dames et de beaux messieurs passaient leur temps à rouscoufler et à faire des réveries.

Elle avait, dès le premier jour, surpris le secret de la jeune fille. Peut-être même avait-elle eu le deviner avant qu'il existât, et avait-elle contribué à lui donner naissance. Une belle jeune fille et un beau jeune homme s'étaient

rencontrés; ils devaient nécessairement s'aimer. C'était dans l'ordre des choses et le contraire eût bien surpris la romanesque institutrice.

Lorsque Marthe lui avait dit ses scrupules au sujet de Lise, la délicatesse de la jeune fille l'avait ravi car décidément tout se passait comme dans un beau roman.

—C'est très bien, avait-elle répondu sentencieusement. Vous devez éprouver ces sentiments jusqu'au jour où l'on vous fera une douce violence. Lise d'ailleurs, aura un beau rôle à jouer dans cette aventure. C'est un noble caractère. Elle saura se sacrifier....

Ce soir, mademoiselle Julia et Marthe causent à voix basse; l'institutrice chuchote à l'oreille de la pauvre amoureuse de grande voix, qu'accompagnent de grands gestes. Elle rappelle avec des paroles prétentieuses toute la scène si simple pourtant de la première rencontre.

Où était un clair matin de printemps, plein de chants d'oiseaux et de jeunesse épanouie, Marthe et sa gouvernante, au peu égarées dans un pays nouveau pour elles, se trouvaient brusquement au détour d'un chemin devant un grand garçon bien fait, et dont le visage régulier était comblé par des grands yeux bleus. Elles lui avaient demandé leur chemin. Il le leur avait indiqué; c'était tout.

Mais dans la bouche de mademoiselle Julia, cet incident prenait toute l'importance d'un roman.

Depuis, les jeunes gens s'étaient rencontrés fréquemment, car les domaines étaient voisins, et Albert avait plusieurs fois accompagné sa cousine au château. Mais, quoique mademoiselle Julia prétendit le contraire, le jeune homme avait toujours paru à Marthe d'une politesse indéfinie.

En ce moment, la discussion qu'elle eut sur mille fois ce sujet se renouvela: "J'en sais certaine maintenant, affirme la romanesque institutrice. Il vous aime et c'est à cause de vous qu'il refuse d'épouser Lise."

"Ah! tais-toi, Julia. Si tu disais vrai, ce serait terrible."

"Et pourquoi, je vous prie?"

"Songe à la douleur de Lise, songe que jusqu'à ce jour, elle l'a considéré comme son fiancé, songe aussi que j'ai été son amie, presque sa confidente, et qu'elle m'accuserait de l'avoir trahi. Ce reproche, je ne veux pas le mériter."

Marthe s'était animée en prononçant ces paroles, et au risque de donner l'éveil à sa mère qui couchait dans une chambre voisine, elle s'était mise à marcher à travers la pièce.

Puis, elle s'accouda à la fenêtre et mademoiselle Julia vint se placer à côté d'elle. La conversation reprit, mademoiselle Julia s'appliquant à apaiser les scrupules de la jeune fille.

de quoi faire fête. Mais c'est fini, adieu les beaux jours d'or, les parties de plaisir à Marseille, les soupers fins en joyeuse compagnie, à moins que...

—A moins que, dit à son tour Lucien comme s'il reprenait espoir aux paroles de son étrange interlocuteur.

—Je te l'ai déjà dit vingt fois, répliqua Milou, ne m'interroge pas, l'affaire est de celles qu'on n'explique pas, même à un agacé. D'ailleurs, il vaut mieux que tu ne saches rien; si les choses tournent mal, tu pourrais dire que tu ne savais pas de quoi il s'agissait, et tu n'aurais pas à mentir.

—Oh! fit Lucien avec un geste qui en disait long sur sa moralité....

—Je sais bien que ça t'est égal de mentir, reprit Milou, mais c'est quelquefois plus difficile que tu ne penses, et tu serais capable de te trahir.

—Dame! avoua Lucien, je ne suis pas de ta force, mais je ne suis pas plus aussi bête que tu crois.

Lucien, en effet, n'était pas de la force de son ami Milou.

Ils avaient les mêmes goûts: ils étaient paresseux, joueurs, gourmands, coureurs; ils avaient les mêmes besoins d'argent, et ils souffraient d'une pauvreté presque égale car si les parents de Lucien avaient en toutes les peines du monde à lui faire faire ses études, Pascal Gondinet, le